

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL**POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS**

VOL VII.

MONTREAL, FEVRIER 1898.

No. 163

SOMMAIRE

Le Sénat, *Vieux-Rouge* — Les efforts pratiques à propos du mouvement prohibitionniste, *Gambrinus* — Le nouveau conseil, *Civis* — Le comble de l'auarice, *Liberal* — Coups de crayon, *Rigolo* — La lettre, *G. d'Esparbès* — Le bon pasteur, *F. Enne* — Traité du jeu de "Whist" — FEUILLETON : De toute son âme, *René Bazin*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sangninet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

LE SENAT

Nous ne pouvons pas nous empêcher de parodier quelque peu le mot de l'abbé Siéyès :

Qu'est le sénat? A peu près rien; que peut-il être? Tout.

Ce n'est pas insulter cette solennelle institution que de déclarer que de 1867 à 1897 elle n'a pas donné de bien tangibles preuves de son utilité.

Elle a, au contraire et trop souvent, prêté le flanc aux accusations de partisanerie.

Mais il se peut que l'on ait exagéré, d'un côté, sa stérilité, de l'autre, sa partialité.

Depuis une douzaine de mois toute une évolution se fait sentir au Sénat.

Les "coups de chemins de fer" y trouvent leurs Fourches Caudines; ils ne vont pas plus loin.

Les sénateurs font la besogne que, par discipline ou manque de courage, les libéraux des Communes n'osent entreprendre et mener à terme.

Ces députés objectent en catimini, en caucus, dans des cabinets de ministres et les *retiros* des whips, mais là se borne leur réclamation ; plus loin ce serait, paraît-il, de l'insubordination, de la révolte. Le parti avant le pays, et puis, la crainte d'une dissolution prématurée, les ennuis et les frais d'une élection nouvelle, sans compter la possibilité d'une défaite.

C'est donc au Sénat qu'incombe la mission d'interpréter l'hostilité de députés trop timorés et de monter pour tout de bon la garde autour du Trésor.

Ses membres sont au-dessus des colères gouvernementales et des soucis du scrutin. Ils peuvent comme le sénateur Boulton juger toutes questions suivant leur vrai mérite et non à travers des lunettes colorées.

Ce bon M. Boulton est la véritable boîte à surprises de la Chambre Haute. Un des premiers, et sur un ton qui ne permet pas la risée, il s'est permis d'avoir des opinions à lui,

Encore tout récemment, il poussait une terrible botte au gouvernement au sujet de la route pour aller au Yukon, et portait un défi qui n'a pas été relevé.

Et tout indique que la masse des sénateurs s'apprête à faire, chaque fois qu'il le faudra, une opposition non factieuse, mais digne, logique, telle que la veulent l'intérêt et l'honneur du pays.

C'est ainsi que le Sénat qui n'était presque rien deviendra une institution de précieuse utilité.

Il protégera le pays contre les excès des partis.

Il protégera, remarquez bien ceci, il protégera les gouvernements contre leurs propres partisans du dedans et du dehors.

C'est notre franche opinion que dans les questions du Drummond et du Yukon, le gouvernement Laurier est plus protégé

par le Sénat que par quelques uns des ministres eux-mêmes.

Ces ministres poussent à la pente dangereuse, aux aventures les plus téméraires, à la culbute qui attend fatalement au bout du fossé.

Le Sénat, lui, remplissant son rôle de censeur libre, met les freins, retarde la marche affolée, force le gouvernement à reconsidérer, à tempérer, à ouvrir les yeux sur la vraie situation.

Les véritables amis du gouvernement ne sont-ils pas du côté du Sénat ?

Il y a des adversaires qui valent cent fois certains amis.

Les quelques ministres qui ne veulent voir après eux que le déluge, passeront, eux ; mais le Sénat restera. L'honorable M.^r Laurier restera, lui aussi, mais non dans la haute et brillante situation où nous le voyons, s'il n'écoute que ceux-là.

On crie beaucoup contre le Sénat dans certains quartiers et dans certains journaux. La provenance de ces cris donne exactement la juste valeur de la position actuelle du Sénat.

Ceux qui se plaignent et qui parlent de réviser la constitution (on sait ce qu'ils veulent dire) sont exactement les gens qui y perdront personnellement si le Sénat se montre inexorable.

" Vous êtes orfèvre, M. Josse ! " c'est-à-dire que les criards ne défendent que leurs intérêts quand ils récriminent.

Nous n'objectons pas à certaines réformes pour le Sénat.

Ces réformes peuvent être de deux sortes :

Celles qui seraient impératives, c'est-à-dire couchées en noir sur le parchemin de la Constitution.

Celles qui seraient laissées forcément à la discrétion du gouvernement.

La principale réforme statutaire, et peut-être la seule, consisterait selon nous à rendre électif le tiers du Sénat, cette

élection devant se faire au moins un an après celle des députés.

De cette façon on atteindrait ces résultats :

Le Sénat réfléchirait plus fidèlement l'opinion courante ;

On ne verrait pas un gouvernement nouveau dans l'impossibilité d'avoir un nombre suffisant de champions dans la Chambre Haute ; on ne compterait plus sur la mort pour créer des vacances.

En élisant ces sénateurs un an après les élections générales, le peuple pourrait, s'il y a lieu, corriger quelque peu son premier vote.

Il pourrait aussi s'assurer le service d'hommes utiles, d'hommes précieux laissés sur le carreau aux élections pour les Communes.

Les autres réformes sont plus difficiles à définir ; elles dépendent du savoir-faire, du tact, de l'élévation de cœur et d'esprit du gouvernement.

Elles consisteraient surtout, dans les nominations à vie, à choisir des "utilités de premier ordre," à tenir compte non de la cocarde, mais de la valeur des hommes ; à appeler au Sénat, autant que possible des représentants de tous les corps, de toutes les classes.

C'est ce que l'on commence à pratiquer dans certaines institutions financières et commerciales.

Pourquoi le gouvernement n'en agirait-il pas ainsi ? Ce n'est pas lui qui y perdrait. Plus fortes sont les collaborations dont il s'entoure, plus fort, plus en sécurité se trouve un gouvernement.

Cleveland, au début de son second terme présidentiel, a donné un éclatant exemple de la mise en pratique bien entendue de l'axiôme : "Prendre son bien là où on le trouve !"

Il lui fallait choisir un secrétaire d'Etat personnage qui dans l'organisation administrative américaine est pratiquement le Premier Ministre.

Que fit-il ? Il choisit le juge Gresham qui était non seulement un républicain distingué, mais qui fut un des candidats proposés par le parti adversaire pour lui contester le siège présidentiel.

Cet exemple, qui n'est pas isolé, est de ceux qu'un gouvernement pourrait, sans honte, suivre quant à notre Sénat, surtout un gouvernement qui ne s'est pas montré si scrupuleux quand il s'est agi de trier et de grouper ses propres éléments.

Notre vœu est que notre Sénat qui n'était presque rien devienne une quantité importante, au-dessus des partis et des coteries, pour le plus grand bien du pays et, par-dessus le marché, des gouvernements.

VIEUX-ROUGE.

Une autre belle et grande figure vient de disparaître : Wilfrid Prévost vient d'être reconduit à sa dernière demeure par les représentants des générations qui l'ont connu, aimé, admiré. Homme de bien, patriote sans alliage, libéral vrai, il a creusé un sillon profond partout où il a passé, spécialement dans ce Nord auquel il s'était si intimement identifié. Son souvenir vivra et dans les mémoires et dans le livre de l'Histoire.

Tous ceux qui reviennent d'Ottawa s'accordent à dire que l'honorable Wilfrid n'a plus cette belle humeur d'antan. Où l'a-t-il perdue et à quel sujet ? Il est fort plus que feu sir John ne le fut aux meilleurs jours. Ses partisans au Parlement lui sont fidèles. Qu'a-t-il donc ? De quoi souffre-t-il ? Ah ! s'il voulait, s'il pouvait le dire, quelle grimace ferait l'ami Tarte. Mais l'honorable Wilfrid pousse la discrétion jusqu'au Yukon.

LES EFFORTS PRATIQUES

— A PROPOS DU —

Mouvement prohibitioniste

La controverse très chaude et non moins intéressante que viennent de terminer le Principal Grant et le Rvd M. Lucas au sujet de la prohibition absolue de la distillation et de la vente des boissons alcooliques peut être regardée comme le premier engagement sérieux de la campagne qui va bientôt s'étendre à toutes les provinces.

Plusieurs journaux ont déjà pris position ; chaque jour la question dans ses deux aspects recrute de nouveaux champions ; le RÉVEIL qui n'en est plus à faire connaître ses couleurs en la matière ne vient aujourd'hui qu'étançonner par de nouveaux faits une attitude préalablement prise et proclamée.

En réfléchissant à tout le mal que l'alcoolisme cause à l'humanité, on ne peut qu'applaudir au vœu exprimé par le récent Congrès international d'anthropologie criminelle à Genève, tendant à ce que " les efforts pratiques faits pour combattre " l'alcoolisme tant chez l'individu que " dans ses causes sociales soient redoublés " et soutenus par les gouvernements comme " par l'action individuelle de chacun. "

Oui, les EFFORTS PRATIQUES, mais quels sont-ils ?

Faut-il accepter cette réglementation qu'ont essayée certains pays et qui viole les principes supérieurs du travail, de la liberté du commerce, de la liberté individuelle et qui souvent ne tardent pas à se transformer en vexation politique ?

Ainsi, en certaines contrées, sous le prétexte que le vin, le cidre, la bière contiennent de l'alcool on va jusqu'à proscrire d'une façon absolue toutes ces boissons,

Nos prohibitionnistes ne veulent rien moins que cette prohibition absolue.

Le remède n'est pas non plus dans une augmentation de l'impôt sur l'alcool. Pour preuve cet extrait d'un rapport de M. Claude sur l'alcoolisme en France :

" En 1830, la consommation moyenne de l'alcool par tête, calculée d'après le chiffre de la population entière, sans distinction d'âge ni de sexe, était de 1 litre 12 ; l'impôt, alors de 37 fr. 40, inférieur au prix d'achat de la matière, frappait 365,182 hectolitres et produisait 20,241,000 francs. En 1885, la consommation atteint 3 litres 85 ; l'impôt, maintenant de 156 fr. 25, plus de trois fois supérieur au prix d'achat, frappe 1,414,342 hectolitres et produit 228,533,000 francs. "

Une augmentation d'impôt sur l'alcool n'a jamais diminué, en aucun pays, la consommation. En Angleterre, en Norvège, dans les Pays-Bas, le droit sur l'alcool est le double, le triple de ce qu'il est en France, et, dans ces pays, la consommation de l'alcool est presque égale ou supérieure.

Depuis 1860 on remarque que généralement le droit sur l'alcool a quadruplé et que la consommation a triplé.

Ce n'est donc pas dans une surtaxe, quelque élevée qu'elle soit, que le législateur peut trouver la digue à opposer au flot montant de l'alcoolisme ; si même l'impôt pouvait sérieusement influencer sur le prix de la marchandise, la passion ne s'arrêterait pas à cette faible barrière.

Ce n'est donc pas là que sont les moyens pratiques : où sont-ils donc ?

Ils sont d'abord dans le développement de l'instruction et de la moralité, dans l'élévation du niveau intellectuel et moral de tous ; ils sont ensuite dans ce que je peux appeler les moyens d'à côté.

Faire rectifier l'alcool et poursuivre impitoyablement les fraudeurs qui mêlent à

l'alcool des produits dangereux, de vrais toxiques, cela serait un commencement.

Supprimons ensuite les droits sur les vins et la bière.

Comme on le voit nous sommes de ceux dont les exigences sont raisonnables et les projets peu compliqués.

Il y aura peut-être toujours des ivrognes il y aura toujours des joueurs, mais le vice individuel ne sera plus transformé, comme à l'heure présente, en épidémie publique.

L'humanité et la patrie y auront trouvé leur compte.

GAMBRINUS.

Le Nouveau Conseil

Le nouveau Conseil de ville a été brillamment inauguré lundi dernier sous la présidence de M. Raymond Préfontaine. Grande affluence de dames, toilettes splendides, décorations artistiques, rien ne manquait pour rendre la séance attrayante. La formation des comités semble satisfaire à peu près tout le monde, même ceux qui ont été choisis dans les divers départements de la municipalité.

Sans être en aucune façon dans les secrets de nos gouvernants actuels, nous croyons pouvoir assurer nos lecteurs qu'avant bien longtemps l'autonomie de la ville de Montréal sera reconnue par la Législature, et que lorsque les citoyens de Montréal jugeront à propos de dépenser leur argent pour des améliorations jugées nécessaires et convenables, ils ne seront pas obligés d'aller à Québec mendier la permission de députés ruraux qui ne connaissent rien des besoins de la municipalité.

Une autre question qui se présente à l'attention des législateurs civils est la répartition de la taxe de l'eau, et surtout les moyens de perception qui nous semblent étranges. Sous ce rapport, Toronto est en avance sur Montréal, et le système est très satisfaisant et pour la ville et pour les contribuables. Dans les premiers jours de janvier les premières factures trimestrielles sont adressées à tous les consommateurs, aux-

quels on alloue 50 pour cent d'escompte s'ils se mettent en règle avant le 1er février, etc. En général tout le monde paie, et la ville ne perd rien.

Nous ne voyons pas pourquoi Montréal ne pourrait pas faire la même chose et faciliter le paiement de cette taxe.

Mardi soir, brillante réception à l'hôtel de ville par Son Honneur le maire. L'élite de la société montréalaise se pressait dans le vaste édifice municipal et le succès a été le plus complet possible.

Nos félicitations les plus sincères au premier magistrat de Montréal.

CIVIS.

Le comble de l'audace

Dans notre carrière de journaliste, qui couvre déjà une période de vingt-cinq années, nous avons vu des couleuvres de toutes nuances et de toutes grandeurs ; il y avait même des serpents parmi ces couleuvres. Nous avons été obligé d'analyser des gens dont l'audace et l'outrecuidance surpassaient les bornes de toute raison ; mais il nous a été donné en l'année 1898, sous un régime qui ose se dire libéral, de voir le zénith de l'impudence,

Nous devrions dire de l'impudeur d'un homme qui est ministre, qui représente une bonne fraction de l'élément français dans le gouvernement et qui ne s'est jamais servi de sa position que pour l'avancement de ses intérêts personnels et de ceux de sa chère famille, car elle est très chère sa famille.

L'honorable Joseph-Israël Tarte ne s'est-il pas avisé, l'autre jour, de dire en pleine séance du Parlement, devant les représentants du peuple canadien, qu'il espérait voir l'un de ses fils, peut-être même tous les deux, venir un jour se défendre contre les accusations portées par l'Opposition.

D'après ce que nous avons déjà vu dans notre pays, il est permis de croire que tout peut arriver, car, enfin, François Martineau a représenté un des quartiers les plus peuplés de Montréal

à la Législature, le comté de Maskinongé a envoyé Jos Lessard en Chambre, etc, etc.

Mais entre ces deux hommes et Louis-Joseph et Eugène Tarte il y a encore un abîme; et nous ne croyons pas que le père même de ces bambins puisse croire qu'ils seront jamais députés. Si jamais pareille chose pouvait arriver, nous proposerions comme compensation d'envoyer Michel Campeau et Ti-Pierre Leclerc au Sénat.

LIBÉRAL.

ON PEUT LES EVITER

Pour éviter des complications fâcheuses dans les affections de la gorge, on doit prendre quelques doses de BAUME RHUMAL.

COUPS DE CRAYON

Le Sénat semble décidé à pousser l'enquête sur le Drummond.

Joseph-Israël Tarte est toujours ministre des Travaux Publics à Ottawa.

Personne, pas même nous, n'a pu obtenir une entrevue du chevalier Gustave Drolet.

Il y a déjà quelques jours qu'il n'y a pas eu de meurtre à enregistrer. Les journaux quotidiens sont dans le marasme.

Où sont les *Stalwarts* du vieux parti rouge ? Hélas ! quelques-uns sont déjà dans les rangs des *Mugwumps* les castors américains.

Le *Boom* Chapleau bat son plein. Le mot d'ordre semble avoir été donné pour tenir l'ex-lieutenant-gouverneur devant le public.

Pourquoi la *Patrie* n'a-t-elle pas, elle aussi, sa potence comme l'a eue la *Presse* ? Mystère ! comme répondrait Ponson du Terrail.

Tardivel s'indigne dans la *Vérité* contre les spécialistes qui ont osé soutenir que Tom Nulty pouvait être fou. "Et les démons, s'écrie-t-il, où les mettez-vous ?"

Pas une ombre au tableau à l'inauguration du nouveau conseil de ville. C'est dire que Joseph Israël n'y assistait pas. Que n'en a-t-il pas été ainsi pour le banquet Marchand !

On a toujours cru que le gris pommelé à Louis-Joseph était d'extraction noble. Vérification faite, on s'est aperçu qu'il n'avait pas le signe distinctif.

Joseph Israël devrait se rappeler ce que disait Abraham Lincoln aux faiseurs de son temps ; "You can deceive all the people for some time or some people all the time, but you can't deceive all the people all the time."

Un nommé J. P. Dumontier se permet de faire des calembours dans l'austère *Vérité* à propos des *Poissons d'eau douce* de Montpetit. Il est facile de prévoir que ses attaques tourneront en queue de poisson.

Nous voyons approcher avec terreur le moment où les portraits de tous les Canadiens morts ou vivants auront été publiés deux à trois fois dans les journaux quotidiens. Où dénicher des sujets quand il n'y aura plus personne à photographier ? Nous demandons des têtes de chinois.

Au cours d'un sermon un brave curé du comté de Terrebonne, dans le but d'engager ses ouailles à abouler pour l'œuvre de la Propagation de la Foi, leur disait que les Chinois faisaient manger leurs enfants par les cochons. Ceci nous rappelle le mot de Provencher, qui disait à une sollicitieuse qui l'engageait à souscrire pour l'œuvre :

—"Tiens, tiens, c'est très drôle, mais il me semble qu'ils feraient mieux de faire manger les cochons par les enfants."

RIGOLO.

PAS NECESSAIRE

Nullement nécessaire de courir loin pour avoir le merveilleux BAUME RHUMAL on le trouve dans toutes les pharmacies et épiceries à 25c la bouteille.

LA LETTRE

Il y avait dans l'une des compagnies du régiment *Saint-Blanca* un grenadier appelé Malsallez, dit "Lise-Lison," dit "Jasmiu," dit le "Furieux," un vieux petit soldat galant, brave comme la charge, adoré de son escouade, mais qui bouillait comme un pot, chaud au moindre petit mot.

A l'époque où l'armée se rassembla en Alsace, M. de Saint-Blanca, confia la direction de son régiment à M. de Pry, lieutenant-colonel. M. de Pry, qui ne savait pas "le soldat," menait ses bataillons au fouet de chasse. On l'eût trouvé mort un matin, mais sa bravoure le gardait. Sous prétexte de rectifier, il punissait en masse, — et ça faisait rire le vieux petit soldat qui, de son coin, voyait tout.

Etrillé comme les autres, Malsallez, dit *Jasmiu*, entra au cachot en retroussant de coups de pouce les godets de son tricorne; mais en sortant de la prison, Malsallez, dit le *Furieux*, regardait son officier de travers. Il l'avait surnommé "le cadeau de la cour" et pendant toute la campagne d'Alsace, le nom resta.

Un soir qu'envoyées par Noailles, quarante compagnies s'en allaient rompre un pont sur le Rhin, le régiment de Saint-Blanca qui se trouvait en tête, débarqua sur la rive droite sans être aperçu. Les soldats marchaient dans l'ombre. Il faisait un tel silence qu'on eût pu entendre, sous les chapeaux, l'aile de leur rêves, qu'on eût pu entendre aux branches nocturnes, le soupir des feuilles... lorsque tout à coup l'air s'enflamma! Une immense décharge secoua la plaine. Ce fut comme si le ciel tombait sur le chemin, pourpre, en éclats de foudre! Les palefreniers, les valets et les chevaux de main firent volte-face sur la chaussée, renversèrent les files, trouèrent les escouades.

— Tambours, la charge!

Et comme les grenadiers s'étaient jetés à terre pour laisser passer les balles:

— Messieurs, dit une voix moqueuse, où êtes-vous? On ne voit plus vos têtes. Je ne sais

comment vous pouvez *dormir* avec un bruit pareil.

L'injure, comme un coup de botte, releva les hommes, et le régiment gronda.

— C'est le "cadeau de la cour," dit quelqu'un.

Alors, vite, Malsallez, rageur, tira sa baïonnette, et la jeta au ventre de l'officier. Dans le bouculant élan des tambours, M. de Pry regarda le soldat pour le reconnaître... essuya sa blessure, et s'enfonça dans l'ennemi. A sa suite, les trompes s'élançèrent. On compta le soir les Croates morts; ils étaient mille. La nuit passa, au ronron des soupes. Mais au petit matin, comme Marsallez racontait "son coup" en jouant à l'Oie, quatre fusils vinrent le chercher.

— Debout. Le lieutenant-colonel te demande.

— Parait que c'est comme ça aujourd'hui dit Malsallez.

Et, ferme, il se leva.

M. de Pry était sous sa tente, au bout du camp, il fit entrer le soldat, renvoya les ordonnances, et les deux hommes restèrent seuls.

— Marches-tu bien?

— Oui dit Malsallez étonné.

Il y avait encore du sang sur la ceinture de M. de Pry. Le lieutenant-colonel cacheta une lettre, et la tendit au soldat;

— Tu va aller immédiatement à Metz, où se trouve le colonel... notre colonel, M. de Saint-Blanca, et tu lui remettras ceci... ceci, entends-tu bien?

Il avait la lettre au dessus des yeux. Malsallez dit:

— Je la remettrai.

— Tu connais la route, tu es un vieux soldat. Ne te fais point voler ce papier, et va sans tarder, sans t'arrêter en route un instant.

Il contempla le grenadier de ses yeux profonds, lui dit *adieu*, et leva un doigt... Malsallez, content d'en être quitte, fit le salut, prit la porte: "V'là une histoire, se dit-il, i ne m'a par parlé de mon coup de baïonnette."

Et comme il quittait la tente, libre et seul, délivré des quatre hommes qui l'avaient conduit, l'air lui parut sentir les roses...

Le vieux petit soldat, léger, traversa le camp.

vint à son escouade qui s'étonna de le voir en vie. Malsallez, dit Jasmin, sifflait un air de matin.

— J'vas voir du pays, ordre du lieutenant-colonel.

— Le "cadeau de cour" t'a fait grâce ?

— I n' m'a rien parlé, dit le vieux soldat.

Et, joyeux, Malsallez, dit *Lise-Lison*, boucla son ceinturon.

Il s'habilla comme pour la campagne, prit son havresac, y glissa la lettre, mit des balles dans le pulvérin, puis criant : bonjour ! bonsoir ! tourna sur ses talons, comme à l'exercice, du côté de Metz. Les alouettes chantaient. Il s'en alla comme une bonne nouvelle, gai, ô gué, l'arme à l'épaule, et au bout d'une heure son régiment le vit disparaître, tout gentil, tout gris, dans le clair soleil. . .

Guêtré, tapé, sanglé, brossé, le tricorne en cœur, et frappant la route du talon, Malsallez pensait à son pays, par là bas, dans le Bordelais, du vieux vin et de gaies images défilaient dans sa bonne tête. Que fait le soldat quand il est seul ? Il pense à sa famille. Malsallez revit sa mère, une vieille qui devait le croire mort, et il se dit :

— Elle me r'verra, la vieille me r'verra chantant, la mamau. . .

Il traversa des villages, mais ne s'arrêta pas : le soldat n'a qu'une consigne. Pressé, en levant le pas, et la pipe au bec, il reprit son rêve, et aperçut dans le lointain de sa mémoire la maison où il était né, la grange qui sentait bon, les douze nids d'hirondelles accrochés aux poutres dans le corridor, les petites roses des fenêtres qu'il essayait de prendre, enfant, avec ses mains ; et il se dit.

J'en cueillerai à mon grand congé des roses, j'en cueillerai. . .

Il traversa d'autres villages, vite. Il marcha la nuit, vite, vite. Et comme, la nuit, les gens ne plaisaient plus, l'âme de Malsallez, blottie au pays natal, prit un chemin triste. Il voyait tout, comme s'il y était. On longeait un mur, près de la Garonne, fleuri rose et comme une guirlande de mariée. C'était là que passaient les enterrements. Il y avait un pré, avec des tom-

bes tranquilles. Vieux, très vieux, âgé de ceus ans au moins, Malsallez s'y vit allongé, la barbe blanche.

— C'est ainsi que sera ma mort : tout doux ; les balles des batailles ne me tueront pas. . .

Il traversa bien d'autres villages. Il marchait, marchait toujours ; il ne devait se reposer qu'à Metz. Quand on dit au grenadier : " Va, " il va sans tourner la tête. Malsallez eut un souvenir pour le "cadeau de cour" qui l'avait gracié. Malgré sa blessure au ventre, au lieu de le punir, M. de Pry l'avait choisi pour aller au roi, Malsallez eut des remords ; son cœur dans sa veste, et il se dit :

— C'est un bon officier tout de même ; c'est sûr, oui, voilà le meilleur chef. . .

Comme il disait cela, le soir était venu, il s'assit.

D'ailleurs, se sentant près de la ville, il voulait refaire son sac. Il le prit, le brossa, l'ouvrit ; mais, comme il enlevait son linge, la lettre glissa par terre.

Sans doute qu'on l'avait mal cachetée, elle s'était rouverte.

Malsallez la tourna, et le cœur curieux, sortit le papier de l'enveloppe. Il se déplia de lui-même, avec son écriture large, aux gros bâtons noirs. . . Masallez hésita une fois, deux fois ; et il se dit : " Pisqu'il m'a fait grâce, me v'la quasi son ami. J'vas voir c' qui d'mande, mon officier, j'vas donc voir c' qu'i veut. . . "

Et dans le sang du couchant, à voix haute, le vieux soldat épela :

" Monsieur le colonel,

" Vous avez su devant moi quelles irrésolutions M. le maréchal de Noailles apportait à commencer les hostilités en Alsace. C'était, je crois, d'un homme sage, mais insuffisamment averti. M. le duc de Grammont, M. le duc de Boufflers et vous-même, monsieur, ne cessiez de le presser ; j'étais présent à vos sollicitations dans son cabinet ; ou saisit le moment où il dit oui, et l'armée se porta sous Strasbourg ; c'est mon sentiment qu'on ne le regrettera pas.

" Je suis heureux, monsieur, de vous annoncer le premier succès : nous avons détruit un pont sur le Rhin qu'y avait fait mettre le prince Charles. Les grenadiers et les pique's de M. Maubourg ont fait de leur mieux, mais votre ré-

giment a fait plus : il s'est surpassé. Mille Croates, dont on peut attribuer la défaite à vos hommes, sont demeurés sur le terrain, et vous n'avez que trois tués, et vingt-deux blessés. Demain, l'armée repart pour aller camper à Bischwiller ; c'est de là que je vous enverrai tout ce qui pourra vous éclairer sur la campagne.

« Cependant, monsieur, j'ai à déplorer le funeste esprit, qui, dans les premières heures, m'a fait craindre pour le succès de nos armes. L'homme qui vous portera cette lettre s'appelle Malsallez ; il est de la 3e compagnie aux ordres de M. de Sauvécourt, qui me l'a abandonné. Cet homme, à une observation que me suggéra le manque de tenue de sa compagnie, me lança un coup de baïonnette dont je ne suis point encore guéri. Le régiment connaît cet acte ; et comme il a été entendu à notre dernière convenance, que je n'instruirais aucune affaire criminelle sans vous en prévenir, qu'en outre, en un moment tel que celui-ci, où, pour bien faire, un chef a besoin du dévouement de chaque soldat, une exécution capitale serait de nature à porter les hommes à des excès de révolte, je vous envoie le nommé Malsallez [Jean.] sans escorte — car je ne puis me dessaisir d'aucun homme valide. Vous approuverez, j'espère, ce souci, en même temps que mon désir d'apprendre que votre Conseil m'a rendu justice en faisant passer ce rebelle par les armes. Je suis, avec les sentiments que vous avez accoutumé de faire naître en vos subordonnés, monsieur le colonel, votre très humble et très respectueux serviteur.

« Marquis de Pry.

Le vieux soldat...

Le vieux soldat, la lettre sur les genoux, leva lentement le front. Assis sur ce coteau, il sentit son cœur immobile.

La nuit, maintenant, chantait un doux air triste envolé des eaux et des arbres. Le vieux petit soldat revit son rêve, sa vieille mère et son village. Tout ça partait, s'en allait de lui, avec des adieux. Il se leva tout pâle.

D'un côté, dans la nuit, c'était la fuite sûre. la vie aux grands chemins, la liberté. De l'autre, au loin, luisaient des lumières, Metz, une grande ville...

Alors, comme il se tenait debout sous la lune, on vit le paradis passer dans l'œil du soldat : les saints et les saintes, et les anges blancs, en file, avec des palmes... Il dit :

— L'officier, a p't'êt ben raison.

Et redressant sa taille, il ne prit ni par la gauche ni par la droite ; mais la lettre dans le sac et le sac au dos, il s'en alla au pas, comme à l'exercice, vers la grande ville, vers la mort.

GEORGES D'ESPARBÈS.

PAS DE RIVAL

Comme remède de famille le BAUME RHUMAL n'a pas de rival.

LE BON PASTEUR

Dernièrement, place Saint-Sulpice, je vois passer un prêtre fort comme un Turc, faisant des enjambées de Juif Errant ; il s'arrête devant moi et se met à rire ; je le regarde hâtivement, et il me semble reconnaître la tête d'un ami perdu de vue depuis douze ans.

— Oui ! c'est moi, Roger ; je suis curé de campagne, maintenant, cela t'étonne ; je suis pressé, je cours au train, je voudrais renouer connaissance et amitié avec toi, voici mon adresse. « *Au Val-Giboux, près Montbard.* » Si tu viens par là, télégraphie-moi, il y a un lit d'ami ; je te conterai mon histoire...

J'eus à peine le temps de lui donner ma carte ; il sauta dans un fiacre et, de la portière, me cria : A bientôt.

Je n'ai pas hésité ; huit jours après, j'étais en route pour Val-Giboux et j'arrivais deux heures avant le déjeuner.

Roger me reçut avec une simplicité franche qui n'avait rien des usages ecclésiastiques.

C'était bien le même grand gaillard sans façon que j'avais connu jadis étudiant en médecine. Ses cheveux ébouriffés avaient grisonné, ils semblaient fumer autour de la tonsure ; sa face rasée laissait voir des rides, l'œil était toujours perçant sous des sourcils épais d'un noir d'ébène.

— Nous bavarderons à table, me dit-il : je vais tout d'abord te faire voir ma paroisse, mon presbytère et les alentours ; — tout cela est merveilleux.

Et il me prit par le bras, s'appuyant nonchalamment contre moi ; de la main qu'il avait libre, il gesticulait immodérément, il parlait avec avidité d'art, de peinture, de musique, de littéra-

ture, tout cela à propos de ce qu'il avait sous les yeux.

—Tiens ! ici, là, dans l'ombre, ne dirais tu pas un Rousseau, ce gros hêtre illuminé au faite par le soleil ?... Il y a à Barbizon des coins comme cela... Un jour, Métra, si tu l'en souviens, nous y a improvisé une valse sur la guitare de ce grand sauvage qui s'appelait... comment donc ? Ah ! la mémoire s'en va...

Et il rapprochait tout ce qu'il me montrait de souvenirs parisiens d'antan ultra-profanes.

Admirable, en effet, le pays du Val-Giboux.

Au-dessus du village dans des rocs inaccessibles couverts de bois, s'élève la ruine d'un vieux bourg enfoui sous des bandelettes de lierre qui descendent à travers les mousses et les ronces jusqu'à mi-côte ; quelques mâchicoulis et une poterne à demi-écroulée crèvent le ciel.

Au pied du burg, le village est bâti ; il s'étend gracieusement jusqu'au centre du vallou qu'arrose le petit ruisseau torrentueux, dont les cascades bruissent entre deux rangées de peupliers. Partout des prairies vertes et fraîches tachetées par les robes noires, blanches et rousses des vaches qui pâturent et ruminent en paix.

L'église est moderne et inachevée, c'est un bâtiment sans style, fait de pierres ramassées dans la montagne et crépies à la chaux ; l'intérieur est propre ; les piliers sont des stations réglementaires du chemin de la croix achetées à la douzaine chez les fabricants de bondieuseries de la rue de Sèvres. Le maître-autel est simple : une croix entre deux pots de fleurs artificielles et six cierges.

Roger me montre tout cela avec une pointe de dédain, sachant bien que je n'y prends aucun intérêt ; il me fait voir dans un coin, pourtant, deux saints de pierre, c'est tout ce qui reste de l'ancienne abbaye qui servait d'église.

— Et le clocher ? interrogeai-je.

— Ah ! dit Roger, il n'y a pas de clocher, le conseil ne veut pas faire les frais ; moi je me garde de protester ; je trouve l'église beaucoup plus originale ; les cloches sont là, derrière sous un auvent, on les sonne tout de même c'est l'essentiel.

Il me fit aussi visiter son presbytère : une

grange divisée en plusieurs pièces par lui, meublées avec goût ; — un jardin touffu, mal soigné, où les légumes et les fleurs s'entremêlent indistinctement, et enfin, son cabinet de travail encombré de livres, de revues et de journaux de toutes nuances ; c'est là qu'on mit le couvert.

— Pour bonne, voilà ma nourrice Anastasie, me dit Roger ; c'est elle qui me soigne.

Je vis s'avancer une petite vieille accorte, sèche comme un pruneau et qui me salua d'un air bougon.

À table, il prit la parole et ne la lâcha pas. Je la lui laissai.

— Eh bien ! ça t'étonne, une fin de ce genre, n'est-ce pas ? J'aurais pu être médecin de campagne ; c'eût été mieux, mais que diable veux-tu ? Les événements en ont décidé autrement. J'étais fatigué et honteux de la vie folle, j'avais l'estomac délabré... Il y avait un peu d'alcoolisme en moi... Nous ne nous sommes plus vus, dès lors ; j'ai été pion à Sainte-Barbe, répétiteur libre, puis, élève chez un pharmacien, l'argent des examens allait tu sais où ?

Enfin, après une fièvre cérébrale, on s'est emparé de moi peu à peu, et, pour être tranquille, j'ai choisi les ordres, sur celui de mon oncle qui est chanoine, comme tu fais.

Il se mit à rire de sa formule calembouresque.

Il reprit :

— Je te dirai qu'ici je suis en pénitence, je ne m'en plains pas.

— Histoire de femmes, peut-être ? osai-je dire.

Roger toussa.

— Hum ! hum ! un peu, comme ci, comme ça ; il y a eu des potins pour une actrice de théâtre — j'étais à Dijon — qui avait des accès de ferveur pieuse et venait se confesser ; oh ! presque rien... On n'eût pas fait attention sans mon étourderie... J'ai un certain talent de causeur et même de prédicateur : je faisais salle comble le dimanche ; mais voilà qu'un jour... tu sais, je prêche d'abondance, jamais de préparation ; donc un jour, je m'embarque dans une digression politico-religieuse : voilà que je tombe, dans une incident, sur la Révolution française, et, au lieu de fulminer contre les hommes de l'époque, je

plaque dans mon prêche un portrait apologétique de Danton et je raconte les victoires, et je parle absolument comme si j'avais fait un cours libre d'histoire... L'actrice! Peuh, c'est Danton qui est cause de tout.

Il éclata de rire de nouveau.

—Et comment te trouves-tu de l'état, sincèrement? lui dis-je.

—Je suis un vrai et un bon prêtre, je te jure; ici ils m'adorent, jamais je ne parle d'enfer, des béatitudes quoi! Je prêche peu, si ce n'est pour leur donner des avis agricoles, je me suis abonné à des revues d'agriculture, ça m'instruit d'abord, et puis je leur rends service; quand les jeunes gens viennent se confesser... je les flanque à la porte en leur demandant s'ils n'ont rien de plus sérieux à faire. Je fais strictement mon devoir; je chante la messe—un peu vite et pour ne pas ennuyer les bonnes gens; ils sont très contents de moi et moi d'eux; seulement il y a une chose qui me gêne, je ne peux plus boire, ça me rend malade et dame! c'est gênant.

—Et pas de galanterie?

—Ah! m'a-t-il dit, ça ne te regarde pas; et le secret professionnel, donc? Tu ne sauras rien.

—Mais enfin, la foi, la foi, as-tu la foi? Il me semble que jadis on ne croyait guère...

—Vraiment? fit-il avec étonnement; je ne me souviens pas bien; cependant il me semble que j'ai toujours eu une petite tendance à croire en Dieu?

FRANCIS ENNE.

LA COQUELUCHE VAINCUE

A un enfant atteint de cette vilaine maladie, faites lui prendre quelques doses de BAUME RHUMAL.

Nous commençons aujourd'hui la publication du dernier roman de René Bazin: *De toute son âme*; les lecteurs du *Canada-Revue* et du *RÉVEIL* ont déjà eu l'occasion de lire quelques bluettes du même auteur dans les colonnes de ces deux journaux, il est donc inutile ici de faire l'éloge de cet écrivain distingué. Les œuvres de René Bazin sont en vente à la librairie C. O. Beauchemin & Fils, 256 rue St Paul Montréal.

TRAITE DU JEU DE "WHIST"

I

INTRODUCTION

Le mot *whist* est une interjection qui signifie *silence*! c'est dire que ce jeu exige une complète attention. Aussi regarde-t-on comme un axiome que le meilleur joueur de whist est celui qui approche le plus de l'état du sourd-muet.

Le *whist* selon la définition de Matthews, est un jeu de *calcul*, d'*observation* et de *position*.

Par le calcul, on apprend à diriger le jeu et à tirer avantage dès le début; par l'observation, on parvient, après quelques coups, à rendre le calcul presque inutile; enfin, par la position, qui est la science la plus difficile à acquérir, on fait concourir le calcul et l'observation au succès de la partie.

Il existe un grand nombre de traités sur le jeu de whist. Le plus ancien est celui d'Edmond Hoyle, qui a paru en Angleterre vers l'année 1750. La première traduction connue de cet opuscule a été publiée en France en 1766. Au nombre des continuateurs ou des commentateurs de Hoyle, on cite Pigot, Payne, Jones, Matthews, Whitty, sous le pseudonyme de Bob-Bhort, l'*Encyclopédie méthodique*, l'*Académie universelle des jeux*; enfin, M. Deschappelles, qui a tracé naïvement en style brillant et vigoureux la législation du jeu de whist.

Ces différents ouvrages, malgré leur mérite réel, ne sont pas à la portée de tous les amateurs du whist. Les uns sont incomplets et ne conviennent plus à l'époque actuelle; les autres sont trop savants ou trop volumineux pour être consultés avec fruit par les personnes qui font du jeu un délassement et non une laborieuse spéculation.

C'est pourquoi nous avons entrepris le présent traité, qui résume en peu de pages la théorie du whist et la codification des lois, règles et conventions généralement admises dans les salons et dans les cercles.

II

TERMES TECHNIQUES

1. APPELER OU CHANTER: Lorsqu'au whist en dix points, un des partis est à huit, et que l'un des partenaires a deux honneurs dans

la main, il a le droit de le faire connaître en disant :

F'appelle ou je chante. Si son partenaire peut montrer un autre honneur il gagne la partie sans jouer le coup.

Appeler se dit aussi du droit qu'ont deux de partenaires de faire jouer à leurs adversaires une carte que ceux-ci ont montrée.

2. **ATOUTS** : Cartes de la couleur indiquée par la retourne.

Faire un atout veut dire levée ; *couper*, c'est jeter un atout sur une autre couleur dont on a aucune carte.

3. **CHELEM** : Faire le chelem signifie faire les treize levées.

4. **CARTE-ROI** : La plus haute carte restante d'une couleur.

5. **CONSOLATION** : On appelle ainsi les fiches qu'on est convenu de payer en sus des parties gagnées pour gain de la robe.

6. **COULEUR** : On dit les quatre couleurs par allusion aux cœurs, piques, trèfles, carreaux, quoique les cartes ne soient réellement que de deux couleurs.

7. **DÉFAUSSER** : Jeter une autre carte que l'atout sur une couleur qu'on n'a pas.

8. **DONNE** : Le joueur qui en tirant pour les cartes prend la plus basse, *donne* les cartes ou a *la donne*.

9. **DOUBLE** : Gagner la partie avant que les adversaires aient marqué *cinq* au whist en dix points, *trois* au whist en cinq points, *six* au whist aux tricks doubles.

10. **DUMBY** [le mort] : Quand on joue le whist à trois personnes, la quatrième main vacante prend le nom de *mort* et se joue à découvert sur la table.

11. **FINE-SE** : La finesse consiste à gagner un avantage, par la manière dont on dirige son jeu.

12. **FORCER** : C'est jouer la couleur dont le partenaire ou l'adversaire n'a pas, afin de l'obliger de mettre un atout pour gagner la levée.

13. **HONNEURS** : On appelle ainsi *l'as*, le *roi*, la *dame* et le *valet* d'atout.

14. **IMPASSE** : Faire une impasse, c'est ne pas jeter la carte maîtresse de la couleur qui est jouée.

15. **INVITE** : C'est jouer une petite carte de sa couleur la plus forte en nombre ou en qualité, pour inviter son partenaire à y mettre une carte gagnante, et tâcher de prendre la levée et renvoyer de la même couleur.

16. **LONG ATOUT** : C'est avoir en main le ou les derniers atouts, tous les autres ayant été joués.

17. **LOVE** : Terme anglais qui signifie au whist *rien, zéro*. Par exemple *two love* deux à point.

18. **MAIN** (avoir la) : C'est donner ; *être en mains*, c'est commencer à jouer. On appelle aussi *mains* les levées, mais improprement.

19. **MARQUE** : Le nombre de points marqués. On dispose les jetons devant soi de la manière suivante pour marquer les différents points :

1	2	3	4	5	6	7	8	9
o	oo	ooo	oooo	o	o	oo	ooo	o
				oo	ooo	o	o	o
								o

Ou bien :

o	o	o	oo	o	o	o	o	oo
				oo	o	o	oo	o
				o	o	oo	oo	o

20. **NAVETTE** : C'est la manière de jouer de deux partenaires qui, ayant chacun une renonce, joue chacun la couleur dont l'autre n'a pas et emploient ainsi leurs atouts séparément à couper.

21. **PIASER** : Faire échange du jeu de cartes avec lequel on devrait donner, contre le jeu de cartes dont se servent les adversaires : chose défendue au whist, à moins du consentement préalable et unanime des joueurs.

22. **POINTS** ; Ce que l'on gagne par les levées ou les honneurs. Dix points constituent la partie : elle est *triple* lorsqu'un des joueurs est à dix points avant que les adversaires n'en aient aucun ; *double*, quand ils n'en ont que cinq, et enfin, *simple*, quand ils ont cinq et au-dessus. Quatre honneurs comptent quatre points ; trois honneurs deux points.

Chaque joueur ayant chacun 13 cartes, le nombre des levées doit être nécessairement de 18, et la différence des levées décide des points, à partir de la sixième seulement. Si donc un côté fait sept levées, il marque un point pour cette septième levée, nommée par les Anglais *odd-trick*, ou levée impaire. le parti opposé n'en ayant que six. Huit levées se comptent *deux* points, neuf levées *trois* points, et ainsi du reste.

A suivre

FEUILLETON

DE TOUTE SON AME

PAR

RENÉ BAZIN

I

Ils sortaient des ateliers et des usines de la Ville-en-Bois, les mains et le visage rouillés par la fumée, par les débris du fer, du cuivre, du tau, par la poussière qui vole autour des poulies en marche. Sept heures sonnaient encore à des horloges en retard, et c'était vers la fin de mai. Une douceur était dans l'air. Ils sortaient. Le roulement des machines diminuait ; au-dessus des cheminées de brique, les spirales de charbon en poudre commençaient à s'amincir ; des voix s'élevaient entre les murs de la rue Hautière et du vieux chemin de Couéron, dans la partie haute de Nantes, voisine de Chantenay.

Heure saisissante où le travail lâche son armée par la ville ! Recrues, vétérans, filles, femmes, petits auxquels on aurait donné dix ans, si le timbre de leur voix et la perversité précoce des mots n'avaient révélé en eux de jeunes hommes, ils se divisaient au delà des portes des usines, montaient, descendaient, coupaient par les ruelles, vers le gîte où la soupe les attendait. Les groupes se formaient en route. Les femmes retrouvaient leurs maris ; les frères, les amants, les camarades logés dans le même garni se rejoignaient, sans hâte, sans plaisir apparent. Quelque chose de morne et d'usé, même chez les jeunes, ternissait l'éclat des regards ; le poids de la journée pesait sur tout ce monde, et la faim commandait en eux. On se disait des choses lourdes, des plaisanteries sans entrain, des bonsoirs rapides. Cependant, il y avait, ça et là, des visages roses de gamines ; des têtes imberbes et vagues, de jeunes Bretons des pays d'Auray et de Quimper, que l'usine n'avait pas encore entamés ; des yeux qui s'en allaient, levés, avec un rêve, quelques anciens, rudes comme de vieux soldats, qui tenaient dans leurs mains des mains d'enfants, et marchaient sans rien dire, dans une joie lasse et muette. Le vent soufflait de la Loire, de la mer lointaine. Des grappes de lilas, débordant l'arête des murs, en deux ou trois endroits penchaient sur la foule grise.

Une partie de cette population ouvrière, — ceux qui étaient mariés ou qui vivaient en famille, — laissant les autres se disperser dans les

quartiers bas, montait vers les collines de Chantenay, d'où venaient des groupes pareils qui retournaient à Nantes. Au milieu de chassé-croisé de blouses, de jaquettes, de corsages de percale mal ajustés sur des jupons défraîchis, un homme, un bourgeois, en haut du chemin de la hautière, avait arrêté sa charrette anglaise. Il était grand, avec une figure jeune et empâtée déjà, qu'allongeait un peu la barbe noire en pointe. Son costume, de coupe soignée et d'étoffe commune, la façon dont il tenait les guides, indiquaient, aussi bien que le bon goût du harnais et les tons calmes de la peinture, une famille riche, parvenue depuis au moins quinze ou vingt ans. Que faisait-il là, au milieu de ce peuple des usines que tant de ces pareils évitent volontiers, quand ils le peuvent, et sans savoir pourquoi ? Il aurait pu tourner et descendre par quelque rue voisine, moins encombrée. Mais non, il restait, un peu penché en avant, sur le coussin de drap bleu, les mains gantées, le fouet croisant les guides lâches, les yeux fixés en avant, sur l'étroite rue en pente. Dévisagé par tous les ouvriers qui passaient, durement par quelques-uns, indifféremment par les autres, salué rarement d'un coup de chapeau honteux, montré, du bout du bout du doigt, par les bandes de femmes en cheveux qui cambraient la taille et riaient, d'une mauvaise envie, fascinées par le nicketaje des boucles et le vernis de l'attelage, il regardait les fils d'hommes qui se suivaient, du même regard impassible de maître habitué aux foules. À peine aurait-on pu saisir, dans l'expression repoussée et terne de son visage, une nuance de pitié et de tristesse, quand certains de ceux qui frôlaient les roues de la voiture affectaient de ne pas saluer, ou se retournaient en disant : " C'est le fils à Lemarié ! " Le mot courait, comme transmis par une force électrique, le long de la voie toute brune d'hommes en mouvement ; il courait et revenait, chuchoté sur tous les tons, de l'indifférence, de l'étonnement ou de la colère soignée : " Le fils à Lemarié ! le fils à Lemarié ! "

Lui, cherchait quelqu'un. Tout à coup, sa main qui tenait le fouet s'éleva au-dessus des guides, et fit signe. Un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui montait au bras de deux autres de son âge, tourna la tête vers lui. Ses camarades essayèrent de le retenir, par enfantillage insolent et presque inconscient. Il s'échappa, s'approcha du marchepied, en touchant le bord de son chapeau de mauvais feutre, et il attendit. Ses yeux aigus, d'un gris changeant, avait rencontré ceux du fils du bourgeois qui

l'appelait, et il dressait sa figure en lame de couteau, barrée de deux petites moustaches droites, sa figure vivante, ardente, où se reflétait le continuel remuement de la passion, comme si des houles se fussent écroulées et reformées sans cesse au fond de ses prunelles.

— Antoine, dit posément M. Lemarié, est-ce que votre oncle va mieux ?

— Non, il ne va guère.

— La main ne revient pas ? A-t-il pris les remèdes que ma mère avait envoyés ?

— Il crie une partie de la nuit, des fois. Et puis, c'est le tremblement qui le gêne.

— Pauvre homme !

— En effet ! Des remèdes, est-ce que ça sert quand on a la main écrasée ? Personne ne croit qu'il ne guérira, voyons ! C'est de la comédie, tout ça. Lui faudrait sa pension, monsieur Lemarié !

Celui-ci, un peu embarrassé, répondit, en regardant le bas de la rue :

— Que voulez-vous ? Il fera bien d'essayer encore... mais qu'il y aille lui-même ! Pas de lettre, pas de menaces timbrées, surtout ! Ça ne réussit pas avec mon père, vous le savez bien, Antoine.

— Il ira, n'ayez pas peur ! répondit le jeune homme, dont un rire haïeux tendit en ligne droite les lèvres... Il ira, et puis on le mettra à la porte comme moi. En voilà un pourtant qui a travaillé trente ans dans l'usine. Vous lui devez un bon morceau de vos chevaux et de vos voitures...

De sa main gantée, Victor Lemarié, voyant que des camarades approchaient, fit signe à l'ouvrier de continuer son chemin.

— Vous oubliez, dit-il froidement, que pendant trente ans mon père l'a fait vivre. Je voulais simplement demander des nouvelles de Madiot. Pour le reste, je ne suis pas le maître.

L'homme s'éloigna de trois pas, puis revint, en enlevant, cette fois, à moitié son chapeau :

— Et si vous étiez le maître, monsieur Lemarié ?

Victor Lemarié n'eut pas l'air d'entendre, et regarda de nouveau vers le creux du chemin, d'où montaient toujours des bandes inégales d'hommes et de femmes. Au-dessus de la terre piétinée, une grande poussière s'élevait maintenant, et le soleil s'élevait maintenant, et le soleil couchant, à la hauteur des toits, la traversait et la dorait.

Pendant une minute, l'ouvrier, qui avait rejoint ses compagnons, attendit pour voir si le fils du patron lui répondrait ou s'il fouetterait

le cheval. Puis, il tourna les talons, et se perdit dans les groupes qui avaient dépassé la voiture et que poussaient d'un mouvement continu les foules venues d'en bas.

Elles étaient déjà plus sombres, ces foules, et plus lamentables, dans le jour qui diminuait. Parmi elles, Victor Lemarié n'attendait plus personne. Il assistait, les yeux vagues, à ce long défilé d'êtres inconnus, tous pareils, qui se succédaient à intervalles réguliers, comme les anneaux d'une chaîne. Et il souffrait, dans le fond de son âme qui n'était pas mauvaise, dans son amour-propre aussi, de sentir contre lui et si près de lui tant de haine imméritée. Elle l'enveloppait, l'étreignait. Il était resté droit sur son coussin de drap, aussi froid d'apparence, ayant l'air d'être occupé de quelque scène lointaine, si bien que des gens se détournaient pour examiner la partie basse de la rue, vers l'usine ; mais il ne fixait son regard sur aucune figure ni sur aucune scène déterminée ; de toutes les images mobiles que recevaient ses yeux, une seule image se formait et il la contemplait ; c'était la foule grise qui n'a qu'un visage et qu'un nom, l'ouvrier d'usine qui roulait, le frôlait, continuait son chemin, n'ayant que deux sentiments, la lassitude du travail et la haine du riche. " Que leur ai-je fait, pensait-il. Pourquoi étendre leur inimitié jusqu'à moi, qui ne suis pas leur patron et qui n'ai pas affaire avec les ouvriers de mon père ? Une des choses qui ont adonc en moi le regret de ne pas être mêlé à la vie active de l'usine c'était que j'échapperais à la défiance de ceux-ci. Et ils me traitent en ennemi-né. Quelle affreuse guerre, que celle qui nous range ainsi en deux camps, sans que nous le voulions ! Que de fautes il a fallu, de la part de ceux qui possèdent, pour en arriver là ! Et que c'est dur d'être détesté de la sorte, de l'être ici, ailleurs, partout, à cause de l'habit que je porte et du cheval que je conduis ! "

Ils montaient toujours. Cependant les rangs s'espaçaient. Quelques vieilles femmes, marchant traînantes, indiquaient que l'arrière-garde défilait. Les pointes des hautes branches, les tuiles des pignons, les cheminées blondes de lumière, émergeaient de l'ombre où les choses basses étaient plongées. Car là-bas, derrière Chantenay, le soleil devait mûrir et tremper son globe fauve dans la verdure des herbes ; des voiles de bricks et de goélettes, tendues par le vent qui fraîchissait, blanches seulement au bout des hunes, remontaient sans doute la Loire, de l'autre côté des maisons, là, tout près, Dans l'ouverture du chemin, le peu qu'on apercevait de

la ville, entre les toits d'usines, se voilait d'une brume venue du fleuve et qui gardait encore la transparence des eaux bleues. Une vitre étincelait, très loin. Victor remarqua aussi que les hautes cheminées des manufactures avaient cessé de fumer, et que les petites, autour de lui, partout, se couronnaient de l'humble panache couleur de cendre, qui se tordait, s'élargissaient et se perdait dans l'air, signe qu'on était rentré ; que la famille se retrouvait ; que, pour une heure de veille bien courtoise et bien douce, la mère avait tous ses enfants autour d'elle. La journée était achevée. Et de sentir cette harmonie rétablie, et de la savoir si brève, et de penser qu'il y en avait une autre, aussi nécessaire, et détruite cependant, brisée à jamais peut-être, il éprouvait une tristesse mêlée de colère contre ceux qui sont venus avant nous. Il était d'une génération qui souffre des rancunes amassées par les autres. Il sentait, d'ailleurs, plus de pitié que de courage. Et cela encore l'assombrissait et l'humiliait.

Quelques pas de là, sans qu'il s'en doutât, sous le couvert de quelques arbustes et d'un cèdre qui formait son jardin, un vieux prêtre habitué de la paroisse Sainte-Anne, se promenait, regardant le même horizon et pensant aux mêmes choses. En dehors du quartier, il était presque aussi inconnu que ces humbles qu'il secourait. Chaque soir, quand l'armée de l'usine montait, ce vieil ami sans lassitude et sans récompense humaine sortait, gagnait la motte pelée de son cèdre entre les branches duquel on voyait toute la ville, et, écoutant marcher, de l'autre côté du mur, cette misère qu'il connaissait, ému de la même sorte depuis douze ans qu'il venait là, il disait cette prière qu'avait composé son cœur tout simple :

“ Seigneur, bénissez la terre qui se voile, bénissez la ville et la banlieue, les riches la-bas pour qu'ils aient pitié, les pauvres ici pour qu'ils s'entraiment : surtout les pauvres, mon Dieu, et envoyez au-devant du père qui rentre les enfants avec l'ange qui les fait sourire. Écartez les querelles entre les époux ; mettez la paix entre les frères ; rendez heureuse pour tous la seule heure où il sont ensemble, les petits et les grands, afin qu'aucun d'eux ne vous maudisse ; qu'ils vous aiment plutôt, Seigneur ! Je vous prie pour tous ceux qui ne vous ne prieront pas ce soir, je vous aime pour tous ceux qui ne vous aime pas encore, je vous donne ma vie pour que la leur soit meilleure et moins dure. Prenez-là, si cela vous plaît. Amen. ”

Dieu ne la prenait pas. Il la savait inutile.

II

Le chemin était devenu tout sombre et presque désert. Victor Lamarié rassembla les guides et descendit au pas. Bientôt tournant par les rues du faubourg, il gagna l'avenue de Launay, et coupa au plus court vers le boulevard Delorme, où il demeurait. Les becs de gaz étaient allumés dans le jour très diminué. Victor Lamarié menait à grande allure. Au moment où il arrivait à l'angle de la rue Voltaire, une jeune fille, qui allait traverser, recula, un peu effrayée, et remonta sur le trottoir. Elle leva la tête, et, comme il la saluait, s'inclina légèrement. Dans le salut du jeune homme, il y avait eu cette hâte qu'un homme éprouve à se découvrir devant une femme jeune et agréable, et aussi quelque chose d'étonné qu'on aurait pu traduire : “ Est-il possible que cette charmante fille soit la sœur de l'ouvrier qui m'a parlé là-haut ? ” Dans le salut d'Henriette Madiot, rapide, à peine indiqué, rien ne trahissait la coquetterie, la surprise, ou même une attention vive.

Elle était de ces ouvrières fines, souples, toujours pressées, qu'on rencontre le matin dès huit heures, deux par deux, trois par trois, filant sur le trottoir, vers l'atelier de la couturière ou de la modiste. Un rien les habille, parce qu'elles sont jeunes, — que deviennent les vieilles dans ce monde-là ? — et ce rien est délicieusement chiffonné, parce qu'elles ont des doigts d'artistes, un petit goût à elles et vingt modèles à copier. Quand elles ont passé, la rue perd une grâce. Il y en a qui toussent et qui rient. Elles sont du peuple par le geste quelquefois, et toujours par leurs mains piquées, par l'ardeur fiévreuse et la vaillance de leur vie ; elles ne sont pas par leur métier, ni par le monde où leur esprit pénètre, ni par les rêves qu'il leur donne ! Pauvres filles, dont la mode affine le goût et désoriente l'imagination ; qui doivent aimer le luxe pour être habiles ouvrières, et sont par là plus faibles contre lui ; guettées à la sortie de l'atelier, considérées comme une proie facile à cause de leur pauvreté élégante et de leur liberté nécessaire, entendant tout, voyant le mal d'en bas et devinant celui d'en haut, resaisies par l'étroitesse de leur condition quand elles rentrent le soir, et toujours comparant, qu'elles le veuillent ou non, le monde qu'elles habillent avec celui d'où elles sortent. L'épreuve est dure, presque trop, car elles sont jeunes, délicates, aimantes, et plus que d'autres sensibles à la carresse des mots.

A suivre

LE SUN

Compagnie d'Assurance
sur la Vie
du Canada

Siege Social, Montrea.

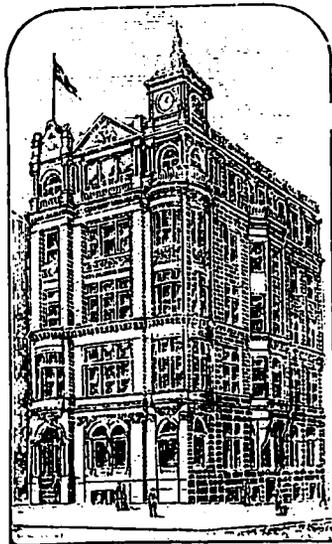
ROBERTSON MACAULAY, Président

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant
été plus satisfaisante encore que 1896
Elle montrera sans aucun doute un
augmentation tout à fait anormale
Cela veut dire beaucoup pour la com-
pagnie spécialement si l'on consi-
dère la crise commerciale qui se fait
sentir partout. Ce résultat est surtout
dû au fait que le " SUN " du Canada
est devenu tout à fait populaire. La
police sans condition et son habile e-
prudente direction ont fait leur
œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le " SUN " du Canada est la pre-
mière compagnie qui a introduit la
police sans condition ce qui a pen-
dant de longues années été une de

principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis
fait un pas de plus en avant et émet des polices non confisca-
bles. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut
d'après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être
résilié aussi longtemps que sa réserve esé assez élevée pour ac-
quitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est
payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitiaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890 08
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 60
Revenu pour 1896.....	1,886,258 00

O. LEGER,

Gérant Département Français pour la ville et le District
de Montréal

TÊTE GRISONNANTE

ET MENACÉE

DE CALVITIE

On évite ce danger par l'usage de

La Vigueur des Cheveux
d'AYER.

"Il y a près de quarante ans, après
quelques semaines de maladie, mes
cheveux commencèrent à grisonner
et se mirent à tomber si rapidement
que je fus menacée de calvitie immi-
nente. Ayant entendu parler en
termes élogieux de la Vigueur des
Cheveux d'Ayer, je commençai



L'usage de cette préparation, et je
fus si satisfaite des résultats, que je
n'ai jamais essayé l'usage d'autres
pommades. Elle empêcha mes che-
veux de tomber, provoqua une
nouvelle pousse et me garantit le
cuir chevelu contre les pellicules.
Une seule application de temps en
temps me conserve la chevelure
dans sa couleur naturelle. Je n'hésite
jamais à recommander n'importe
quelle médecine d'Ayer à mes amis."
— Mrs. H. M. HAIGHT, Avoca, Ill.

La Vigueur des Cheveux d'Ayer

PRÉPARÉE PAR LE

DR. J. C. AYER & Co., LOWELL, MASS., U.S.A.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &C.

Anyone sending a sketch and description may
quickly ascertain our opinion free whether an
invention is probably patentable. Communica-
tions strictly confidential. Handbook on Patents
sent free. Oldest agency for securing patents.
Patents taken through Munn & Co. receive
special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest cir-
culation of any scientific journal. Terms, \$3 a
year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co., 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.